

La perte du Canada dans la presse gouvernementale française

Edmond Dziembowski

Numéro 115, automne 2013

Une colonie face à son destin. Le traité de paris de 1763

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70081ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dziembowski, E. (2013). La perte du Canada dans la presse gouvernementale française. *Cap-aux-Diamants*, (115), 23–26.

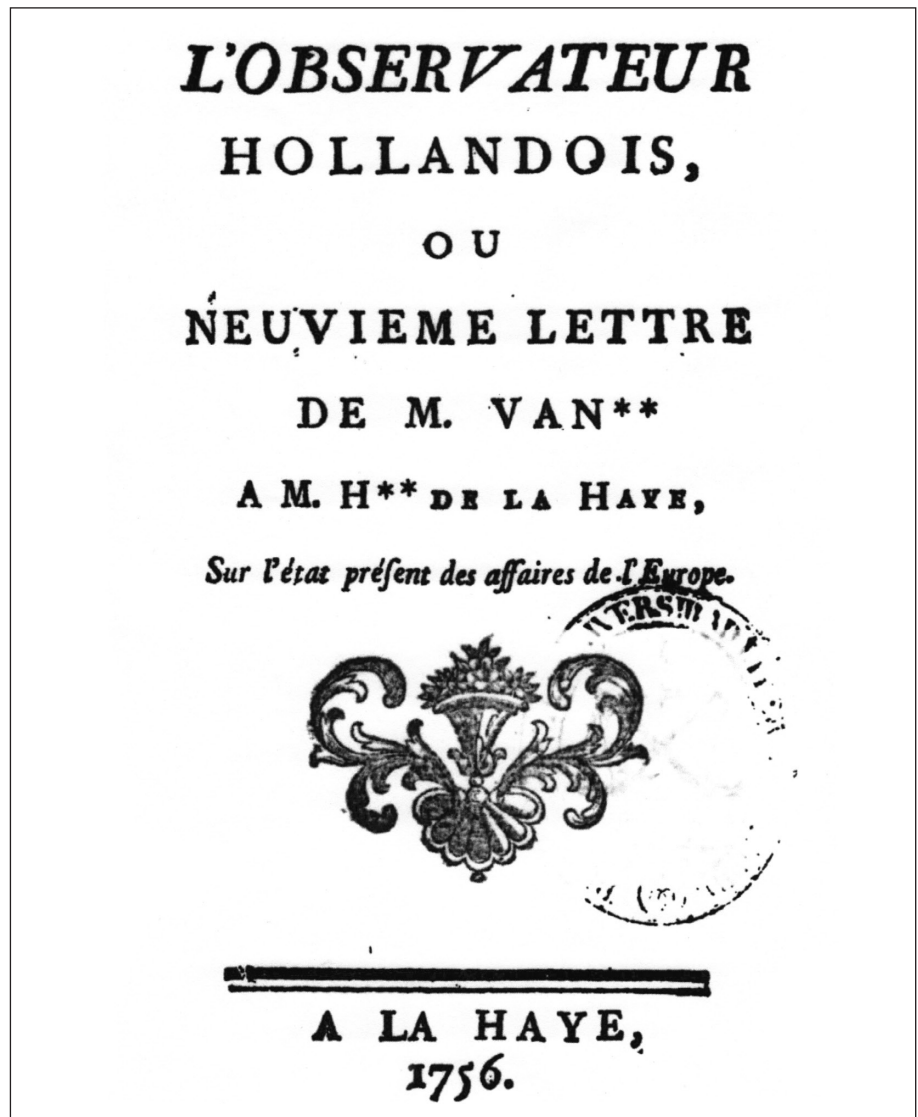
LA PERTE DU CANADA DANS LA PRESSE GOUVERNEMENTALE FRANÇAISE

par Edmond Dziembowski

La question de la perception en France de la perte du Canada s'est longtemps concentrée sur les sarcasmes de Voltaire, qui, à eux seuls, auraient résumé l'opinion française sur la colonie. Les faits s'avèrent plus complexes. En témoigne la politique d'information au sujet du Canada menée par le pouvoir royal pendant la guerre de Sept Ans, politique dont les louvoisements indiquent une opinion bien plus sensible à l'enjeu du conflit qu'on le suppose communément, et partant, bien plus rétive à l'idée d'une séparation avec les terres d'outre-Atlantique. Dès le début des hostilités, les nouvelles en provenance d'Amérique sont l'objet d'un traitement scrupuleux avant d'être livrées aux Français sous forme de brochures et de périodiques. À mesure que se dessine la perspective d'une défaite, l'information se fait circonspecte : est-il possible de dire aux Français la vérité? Et, si c'est le cas, comment les préparer à l'inévitable sans susciter des réactions qui pourraient s'avérer dommageables pour l'autorité?

LA GUERRE D'AMÉRIQUE PASSÉE AU FILTRE DE LA PROPAGANDE

Au cours de l'été 1755, le ministère français demande à un avocat au Parlement de Paris, Jacob-Nicolas Moreau, de « publier des écrits destinés à plaider la cause de la France contre l'Angleterre » afin de « mettre toute l'Europe au fait des injustices et des procédés de cette puissance ». Moreau entreprend la publication d'un périodique, *l'Observateur hollandais*, dont le premier numéro sort à l'automne.



*L'Observateur hollandais, ou neuvieme lettre de M. Van** a M. H** de La Haye, sur l'état présent des affaires de l'Europe. La Haye, 1756.*

La Nouvelle-France est omniprésente dans les premières livraisons de la feuille. Au cours de l'automne et de l'hiver 1755, *l'Observateur hollandais* consacre ses pages à la géographie de l'Amérique septentrionale et aux points de discorde avec

les Britanniques qui ont mené à la situation de tension en Amérique du Nord. Moreau ne montre guère d'enthousiasme pour la colonie du Canada. Le début de la première lettre de *l'Observateur hollandais* est saisissant. À peu de

choses près, on croirait lire ce que Voltaire écrira quelques années plus tard dans *Candide*. Le Canada, assure Moreau, est une « portion stérile du Nouveau Monde », qui coûte « à ses possesseurs des dépenses énormes » et « ne leur rend que des peleries qu'ils achètent beaucoup trop cher ».

A-t-il été chapitré par le ministère? Toujours est-il que Moreau, quelques semaines plus tard, a nuancé son jugement. Certes, le Canada, « du moins jusqu'à présent », a-t-il soin de préciser, « coûte plus cher à la France qu'il ne lui produit ». Mais il constitue un élément vital de l'empire colonial français : « Il est le boulevard des îles, voilà son plus grand avantage ». Le Canada possède une valeur stratégique essentielle. Tant qu'il restera français, nous dit Moreau, il écartera la menace d'une attaque des Antilles par les colons britanniques.

En 1757, le système d'information de guerre voit sa configuration s'étoffer avec le lancement de *l'État politique actuel de l'Angleterre*, périodique dont le contenu est exclusivement composé de traductions d'écrits publics britanniques. Son auteur, un jeune interprète du ministère, Edme-Jacques Genet, se montre très attentif aux événements qui touchent le Nouveau Monde. Au début de 1758, il consacre quatre numéros successifs à un « Tableau de la guerre dans l'Amérique septentrionale » résumant la campagne de l'année précédente. Genet est catégorique : tous les faits indiquent que l'ennemi est sur le point de succomber. Adoptant un ton ironique en commentant l'échec de l'amiral Francis d'Holborn devant Louisbourg, se félicitant de la prise par Louis Joseph de Montcalm du fort William Henry, Genet conclut en assurant que « les affaires des Anglais dans l'Améri-

E T A T
POLITIQUE ACTUEL
D E
L'ANGLETERRE,
O U
L E T T R E S
SUR LES ÉCRITS PUBLICS
de la Nation Angloise relativement aux
circonstances présentes.

Still by herself abus'd or disabus'd. Pope.
Continuellement abusée ou déabusée par elle-même.

TOME NEUVIÈME,



M. D C C. L I X.

État politique actuel de l'Angleterre ou lettre sur les écrits... 1757, 1758, 1759.

que » sont « presque entièrement désespérées ». Pour appuyer ses dires, il produit des extraits de pamphlets britanniques dénonçant la pitoyable situation des *redcoats* en Amérique du Nord. L'ouvrage de William Livingston, *A Review of the Military Operations in America* (1757), dont Genet livre de larges extraits, se présente comme du pain bénit pour sa stratégie de persuasion publique. N'y voit-on pas en effet un sujet de Sa Majesté britannique douter de l'issue du conflit? Et même mieux : examinant les raisons des succès français dans le Nouveau Monde, Livingston suggère qu'elles seraient de nature institutionnelle, la monarchie absolue faisant la preuve, par son efficacité dans l'administration coloniale, de sa supériorité sur la monarchie limitée à l'anglaise!

**LE SYSTÈME D'INFORMATION
CONFRONTÉ AU TOURNANT
DE LA GUERRE**

En juin 1758, quand sort la traduction du livre de Livingston, le rapport de force en

Amérique est sur le point de basculer. En France, les premières défaites en Allemagne ont dissipé l'atmosphère modérément optimiste qui prévalait jusqu'alors. Dès les premiers mois de l'année 1758, un certain défaitisme a fait jour. Avec la perspective d'une attaque britannique contre Louisbourg et d'une offensive contre Québec, la stratégie de propagande fondée initialement sur l'idée de l'effondrement imminent de la puissance britannique devient inopérante, voire contre-productive pour le pouvoir, s'il s'évertue, contre vents et marées, à nier la réalité. Consciente des failles qui la minent, l'information de guerre est à la recherche d'un nouveau souffle. La quête n'est point aisée.

Moreau semble avoir senti le vent tourner. En août 1758, *l'Observateur hollandais* commente un article très belliqueux récemment paru dans les gazettes de Londres. En publiant cet écrit, il est clair que le ministère prépare l'opinion à des moments difficiles au Canada. L'auteur anglais voit en effet la victoire à portée de main, la France, n'ayant « pas la force de parer » le coup qui se prépare en Amérique. Le commentaire de Moreau, qui marque un net infléchissement de ton par rapport au triomphalisme qui prévalait jusqu'ici, est loin de contredire les propos du journaliste anglais. À demimot, la perte du Canada est désormais envisagée. Tandis que l'assaut contre Louisbourg a eu lieu, mais que la nouvelle n'est pas encore connue en Europe, il s'agit de préparer les lecteurs à des perspectives mortifiantes.

Les préparer, certes, mais comment les informer de la dégradation progressive de la situation au Nouveau Monde sans provoquer des dommages collatéraux? Avec les défaites, un vent de défiance

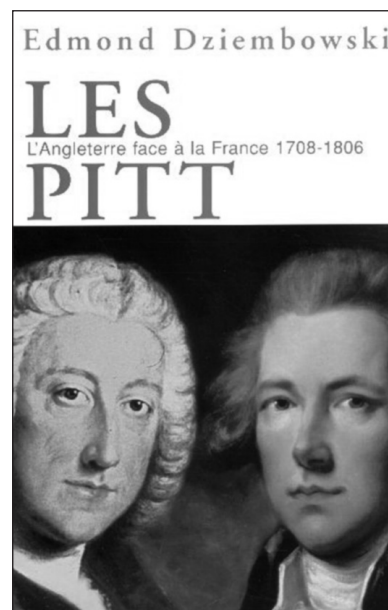
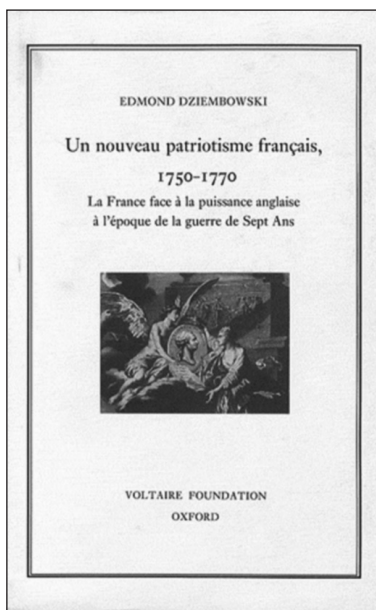
envers le pouvoir s'est levé en France, atteignant les favoris du souverain, responsables des désastres militaires, puis, par ricochet, Jeanne Poisson, marquise de Pompadour, et le roi en personne. Informer de la situation militaire en Amérique, on le voit, revient à alimenter un mécontentement déjà bien préoccupant pour l'autorité.

De la prise de Louisbourg à celle de Québec par les Anglais, les publicistes gouvernementaux vivent des moments peu confortables. En témoigne la relation de la perte de Louisbourg dans les périodiques. Les rédacteurs de la *Gazette* choisissent de faire diversion. La nouvelle est évoquée furtivement dans un article portant sur la situation intérieure de la Grande-Bretagne. On y apprend que des « réjouissances » ont été faites à Londres « pour la prise de Louisbourg ».

Comme pour en atténuer la dureté, ces quelques mots sont précédés et suivis de développements sur la victoire de Montcalm à Ticonderoga et sur les réactions de panique en Angleterre à l'annonce du désastre essuyé par l'armée d'Abercrombie. *L'Observateur hollandais*, pour sa part, laisse s'écouler quelques mois avant d'évoquer la prise de Louisbourg. Cette perte doit être replacée dans le cadre général du conflit : « la prise de Louisbourg n'eût-elle pas dû réveiller l'attention de toute l'Europe commerçante? N'eût-on pas dû être indigné des menaces qui ont suivi cette conquête? [...] elles trahissent, elles dévoilent des desseins d'une toute autre importance pour leurs suites que la plus belle campagne d'Allemagne ».

Ces considérations, c'est le moins que l'on puisse dire, sont en totale contradiction avec la ligne éditoriale du périodique qui prévalait jusqu'ici. Depuis 1756, l'Amérique a en effet presque disparu des pages de *L'Observateur hollandais* au profit de la guerre d'Allemagne. Et voici que Moreau ose affirmer sans états d'âme que la France a oublié que la vraie guerre était la guerre d'Amérique!

Cet aggiornamento du journaliste porte l'empreinte d'Étienne-François Choiseul,



Deux ouvrages de l'auteur parus respectivement en 1998 et en 2006.

duc de Choiseul, qui vient de succéder à l'abbé François Joachim de Pierre de Bernis au secrétariat d'État des affaires étrangères. Pour Choiseul, la priorité est la guerre contre l'Angleterre. Et, sous son égide, la campagne d'information est en train de prendre une nouvelle physionomie. Dans le même article, *L'Observateur hollandais* aborde le territoire qui a été à l'origine du conflit : « De quoi se plaint aujourd'hui l'Angleterre? Que dispute-t-elle à la France? Serait-ce cette contrée aride et inculte où les Anglais ont commis leurs premières violences? ». Une contrée « aride et inculte ». Les mots tombent avec brutalité. Moreau, qui sait déployer des trésors de modération quand il le veut, a certainement écrit sur ordre. Au seuil d'une année décisive pour la guerre d'Amérique, la voix de Versailles se refuse toujours à envisager la perte du Canada, mais les mots qu'elle emploie préparent d'ores et déjà les Français à cette perspective en tentant d'en minimiser l'importance.

LA PERTE DU CANADA ANNONCÉE PAR LA VOIX DE VERSAILLES

L'Observateur hollandais cesse de paraître en février 1759. Sa disparition est le signe palpable de la crise qui frappe l'in-

formation de guerre, totalement inadaptée au traitement des mauvaises nouvelles du Nouveau Monde. Moreau a beau avoir clamé que la guerre d'Amérique était la priorité des priorités, son assertion ne se vérifie guère à la lecture des journaux. De la perte de Louisbourg à la prise de Québec, le Canada brille en effet par sa présence fantomatique dans les feuilles ministérielles.

Cette époque de « morte saison », selon l'expression de Genet, voit cependant filtrer quelques nouvelles en provenance d'Amérique. Et elles ne sont pas rassurantes. Le 26 mai 1759, la *Gazette* se fait l'écho de bruits circulant à Londres faisant état d'une grande offensive britannique au Nouveau Monde. Au cours de l'été, le lecteur de la même feuille est averti que Québec est assiégée par les troupes de James Wolfe et qu'un revers britannique paraît désormais improbable. Si les Canadiens « paraissent déterminés à se bien défendre », l'issue de la campagne ne fait guère de doutes : « Mais nous [l'armée britannique] allons à eux avec des forces trop supérieures pour qu'ils puissent nous résister longtemps ». En publiant ces déclarations tirées de la presse britannique, la *Gazette* prépare le public à l'inévitable.

La nouvelle tombe le 3 novembre 1759. Rompant un silence de plusieurs semaines sur les affaires d'Amérique, la *Gazette* publie un long article relatant la bataille des plaines d'Abraham et la capitulation de Québec. Manifestement, des précautions ont été prises pour éviter de heurter les lecteurs. Ainsi, la nouvelle est publiée à la rubrique « Londres », ce qui a le mérite de la présenter comme une victoire britannique et non comme une défaite française. Ce n'est qu'un mois plus tard que la *Gazette* publie une relation française de ce même événement. L'article se termine sur un rapide bilan de la campagne militaire, qui serait en demi-teinte pour les Britanniques : « Il ne reste plus aux Anglais que la possession des ruines de la Ville de Québec [...] Ils ne possèdent que quelques petits terrains sur cette frontière. Les troupes du Roi occupent toute la Colonie ».

Si ces lignes paraissent suggérer qu'il existerait une lueur d'espoir, l'article qui les suit immédiatement, rendant compte du désastre naval des Cardinaux, a l'allure d'une douche glacée pour le lecteur au fait des questions stratégiques. Avec brutalité, la *Gazette* place ce lecteur face au triste dénouement de l'*annus horribilis* qui vient de s'écouler. La déroute de la flotte de Conflans marque la fin de tout espoir en Amérique. Privé des forces navales françaises, le Canada est perdu. La perte de Québec et le désastre des Cardinaux modifient la ligne éditoriale de l'*État politique*. L'Amérique s'était faite discrète dans la feuille depuis un an. Soudain, le Canada y fait un retour remarqué. Un Canada, il faut le préciser, postérieur à la chute de Québec. Un Canada qui n'est plus tout à fait français. Car ce qui importe désormais pour le public, et, derrière lui, le ministre, c'est l'avenir de la colonie. Alors que circulent les premières rumeurs de négociations, il convient de préparer le public à l'idée d'une cession du Canada. La dernière livraison de l'*État politique*, en date du 1^{er} août 1760, s'y consacre en s'appuyant sur de larges extraits d'une brochure de Benjamin Franklin, *L'Intérêt*

de la Grande-Bretagne, considéré par rapport à ses Colonies et aux acquisitions du Canada et de la Guadeloupe. Et il est vrai que les thèses que développe le « Bonhomme Richard » ont tout pour intéresser Choiseul et Genet. Franklin plaide avec éloquence contre l'acquisition de la Guadeloupe et pour le rattachement du Canada à l'empire britannique. Certains des arguments qu'il avance paraissent s'adresser directement aux lecteurs français. Tout se passe comme s'il voulait les consoler de la perte de la Nouvelle-France. La cession du Canada, laisse-t-il entendre en substance, sera totalement indolore, étant donné « le peu de cas qu'en fait la France ».

En 1755-1756, la propagande défendait le maintien du Canada dans le giron français en présentant ce territoire comme le boulevard des îles. Maintenant qu'un représentant éminent des colons britanniques a pris nettement position contre l'acquisition des Antilles françaises et qu'il souligne le peu d'importance que revêtirait le Canada aux yeux des Français, il est possible pour Choiseul et pour les journalistes sous ses ordres de délivrer au public un message se rapprochant de l'opinion de Voltaire. Versailles a décidé pour les sujets de Louis XV. Que ceux-ci se persuadent que la France peut être heureuse sans Québec. ■

Edmond Dziembowski est professeur d'histoire moderne à l'Université de Franche-Comté (Besançon) et directeur du laboratoire des Sciences Historiques EA 2273.

Pour en savoir plus :

Edmond Dziembowski. *Un nouveau patriotisme français, 1750-1770. La France face à la puissance anglaise à l'époque de la guerre de Sept Ans.* Oxford, Voltaire Foundation, 1998 (*Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, 365), 566 p.

Edmond Dziembowski, « Le peuple français instruit. Edme-Jacques Genet et la traduction des écrits politiques britanniques pendant la guerre de Sept Ans », éd. A. Thomson, S. Burrows, E. Dziembowski, in *Cultural transfers: France and Britain in the Long Eighteenth Century*, Oxford, SVEC, 2010, p. 175-188.

UNE IMAGE VAUT 1000 MOTS



Vous cherchez une image ?

Contactez-nous
revue.cap-aux-diamants@hst.ulaval.ca
(418) 656-5040
 pour accéder
 aux trésors photographiques de

LA REVUE D'HISTOIRE DU QUÉBEC

CAP·AUX·DIAMANTS